

CONTES DU VENT

Louise Simard

Kila et le
gerfaut blessé



Trécarré
JEUNESSE

LOUISE SIMARD

Kila
et le gerfaut blessé

Trécarré
JEUNESSE

Une compagnie de Quebecor Media

PREMIÈRE PARTIE

La fugue

1

Kila a posé son violon sur son épaule. En bougeant un peu la tête pour trouver la position la plus confortable, elle caresse l'instrument de la joue et du menton, puis elle place ses doigts un à un sur les bonnes touches. Rien qu'à les regarder, tous parfaitement appuyés sur les cordes et formant de belles arches, elle entend déjà la musique. La partition se déroule dans sa tête, libérant des centaines, des milliers de notes qui transportent leur mélancolie, parfois tendre, parfois joyeuse.

Kila connaît cette pièce par cœur. Elle pourrait donc demeurer ainsi, immobile, avec son violon bien en place, et le concerto de Vivaldi

s'égaillerait comme par magie dans la maison, fruit de son imagination et des dizaines d'heures de travail qu'elle y a consacrées.

Bien sûr, personne d'autre ne pourrait en profiter, mais qu'importe ?

Ce serait tellement plus facile !

« Je ne pense pas que Fabienne apprécierait cette nouvelle méthode », se dit Kila en grimaçant.

— Un peu de sérieux, mademoiselle ! lance-t-elle ensuite à haute voix, se moquant ainsi de son professeur, qu'elle adore.

Fabienne est si gentille et patiente que Kila, comme ses camarades de classe, cherche toujours à lui plaire. Elle se redresse donc, retrouvant son courage à la seule évocation du sourire de la jeune femme.

Bien déterminée à aller au bout de ce concerto sans se tromper, elle lève ensuite son archet en respirant un bon coup et le dépose sur les cordes.

Le défi est de taille, car elle n'a pas encore réussi une seule fois un parcours sans faute. Certains passages plus ardues lui donnent du fil à retordre.

Kila ferme les yeux comme elle l'a vu faire à la télévision par de grands musiciens. Elle se recueille, prête à jouer avec toute son âme.

Et soudain la musique apparaît.

Enthousiaste, Kila a adopté un tempo un peu trop rapide, mais elle s'accroche à son violon, et le reste s'enchaîne en dehors de sa volonté. Comme par miracle, ses doigts se souviennent de l'itinéraire à parcourir. Son cœur s'accorde aux mouvements de l'archet. Ses jambes s'arriment solidement au sol. Et les notes se déploient, claires et vives, marquant le temps et l'espace.

Tout se déroule à merveille. Elle va y arriver ! Pour la première fois, elle va jouer d'une traite cette pièce difficile, sans fausse note, sans hésitation. Elle y est presque !

Même si la jeune musicienne refuse de penser, se laissant plutôt emporter par la musique et son instinct, elle est consciente de vivre un moment de grâce, comme cela arrive parfois dans l'exigeant apprentissage du violon. Pas question, toutefois, de se réjouir ou de se féliciter. Ce sera pour plus tard. Il s'agit pour l'instant de ne pas perdre sa concentration !

Surtout qu'elle aborde un passage stratégique. LE passage, celui qu'elle n'a jamais pu franchir sans trébucher, celui qu'elle répète depuis des jours, le jouant et le rejouant sans cesse afin que ses doigts et son cerveau s'en imprègnent.

Kila se concentre et attaque les notes avec la détermination d'un boxeur. Pour son bonheur, et à son grand étonnement, la musique coule de source, sans aucun accroc.

Euphorique, le souffle court, elle s'applique pour ne pas perdre le fil. Elle est sur la bonne voie. Il ne lui reste plus qu'une dizaine de mesures à exécuter pour remporter son pari. Quelques secondes encore et elle aura enfin joué cette pièce d'un bout à l'autre sans se tromper.

Quatre petites mesures...

Plus que trois, les plus faciles !

Elle touche au but !

Alors qu'elle s'apprête à crier victoire, le son rauque d'un klaxon lui parvient aux oreilles. Ce bruit incongru et mal à propos la déconcentre, et voilà qu'elle écorche les dernières notes.

— Zut de zut de zut de zut ! râle-t-elle en levant les bras au ciel, secouant sans ménagement

ment violon et archet, au risque de perdre des crins. J'y étais presque ! J'allais enfin réussir !

L'espace d'une seconde, elle pense recommencer, pour battre le fer quand il est chaud. Elle est venue si près de remporter son pari ! « C'est trop bête ! » se dit-elle, déçue.

Elle regarde son violon comme si elle cherchait un coupable, puis, résignée, elle le range dans son écrin en s'excusant de l'avoir malmené, et se dirige vers la fenêtre. Elle a beau adorer la musique et y consacrer beaucoup de temps, elle sait que ce coup de klaxon lui était destiné et qu'il laisse présager des heures de grand bonheur.

Comme elle s'y attendait, son vieil ami Mingo est là. Il sort de sa camionnette, lève la tête, sûr de croiser son regard, et lui adresse un petit signe de la main.

— J'arrive ! lance Kila en articulant exagérément pour que son interlocuteur puisse lire sur ses lèvres.

Elle quitte sa chambre, descend vite les marches et surgit dans la cuisine à la minute où Mingo salue Emily.

Cette dernière est tout sourire.

La grand-mère de Kila ne fait pas son âge. On dirait une petite fille, avec ses fins cheveux gris enroulés en chignon et ses yeux rieurs, plus noirs qu'une nuit sans lune et plus brillants que les vagues dans le chatoiement du soleil. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Elle a sans doute travaillé dans son atelier de sculpture, situé derrière la maison, et elle a dû manipuler de lourdes pierres. Artiste reconnue, elle expose plusieurs de ses œuvres dans des musées.

Kila attend un peu avant d'aller embrasser son visiteur.

Elle veut profiter encore de cette atmosphère particulière qui règne dans la cuisine chaque fois que Mingo et sa grand-mère se trouvent l'un en face de l'autre. L'air se charge alors de petites étincelles. On dirait un feu de camp qui allait s'éteindre et auquel on viendrait d'ajouter un morceau de bois bien sec. Les braises s'en emparent dans un crépitement léger et joyeux. De nouveau, il fait bon et doux. On se sent à l'abri et, par conséquent, prêt aux plus folles aventures.

D'ailleurs, quand elle frôle la joue de Mingo pour lui souhaiter la bienvenue, Kila découvre

la moiteur de sa peau. Il fait chaud dans la cuisine, même si le printemps n'en est qu'à ses balbutiements. En fait, la chaleur vient plutôt de l'émoi ressenti par les deux adultes. Bien qu'elle habite à Kuujuaq, dans le Grand Nord, Kila éprouve une fois de plus cette impression rassurante qu'elle n'aura jamais froid entre Mingo et sa grand-mère. C'est au reste bien davantage qu'une impression ; c'est une certitude.

— Tu es arrivé trop tôt ! reproche-t-elle à son visiteur. J'avais presque réussi à jouer ma pièce sans me tromper. Il ne me restait que trois mesures !

— C'était magnifique ! s'exclame sa grand-mère, l'œil pétillant de fierté. J'ai retenu mon souffle pendant que tu jouais. Je savais bien que tu y arriverais.

— Je suis désolé, dit Mingo. J'aurais dû réfléchir avant de klaxonner comme un imbécile. Quand je pense que j'ai manqué ça !

Kila veut rassurer son vieil ami. Il est si touchant avec sa tête chauve et son regard de chien battu. On dirait toujours qu'il va pleurer, comme si un ancien chagrin lui collait au cœur, impossible à déloger. Ça lui fait une douceur

qu'elle ne retrouve pas chez les autres hommes qu'elle connaît, et encore moins chez les garçons de son âge. Mingo a bien cinquante-cinq ans, peut-être soixante, mais elle affirme qu'il est son copain préféré. Il est également le meilleur ami de sa grand-mère. En fait, il courtise la belle Emily depuis des années, et Kila, maintenant âgée de douze ans, a compris depuis belle lurette l'attraction que chacun exerce sur l'autre.

Ces deux adultes représentent ce qu'elle a de plus précieux. Son bonheur tient à ce couple dépareillé, ces deux êtres si différents, mais qui l'aiment de tout leur cœur. Ils sont son unique famille et, avec eux, elle se sait en sécurité. Elle ne voudrait pour rien au monde perdre l'un ou l'autre.

— Ça ne fait rien, dit-elle en haussant les épaules. Les dernières mesures sont faciles. Tu m'amènes au boisé, aujourd'hui ?

Mingo lui adresse un clin d'œil de connivence.

Il a travaillé plusieurs années comme agent de protection de la faune. À la retraite depuis peu, il continue à sillonner les environs, et ceux qui aiment ce coin de pays et travaillent à le protéger le connaissent et l'apprécient. Au Service de

la faune, on lui confie encore de petits contrats, à l'occasion. Chaque samedi, ou presque, Mingo a pris l'habitude d'emmener Kila avec lui dans sa tournée. Il lui montre alors ce qu'il a découvert d'intéressant pendant la semaine, les nouvelles fleurs, les fruits, les nids, des pistes sur la neige, un terrier. Sans qu'il y paraisse, avec une grande simplicité, il révèle ainsi à sa jeune amie un univers fabuleux. Il lui ouvre les yeux sur des trésors cachés, des petits riens, parfois, qui, ajoutés les uns aux autres, créent un monde merveilleux dont Kila ne saurait plus se passer. Mingo observe la nature avec des yeux d'aigle. Rien ne lui échappe, et il transmet ses connaissances avec générosité. Kila adore leurs sorties. Elle ne s'en lasse jamais. Elle en revient toujours enchantée, et étonnée que la journée ait passé si vite.

— Je pensais plutôt aller à la falaise, lui dit Mingo.

Kila écarquille les yeux.

— Tu crois que... ?

— J'en ai bien l'impression...

Emily les écoute sans rien comprendre à leur charabia.

— Pourriez-vous parler de façon intelligible ? leur demande-t-elle, à la fois amusée et agacée par ces mystères qu'ils se plaisent à entretenir. Si vous finissiez vos phrases, on pourrait mieux vous suivre.

Les deux complices éclatent de rire.

— Ne t'en fais pas, dit Kila en sautant au cou de sa grand-mère. Je t'expliquerai à mon retour.

— Ouais, grommelle Emily. Je sais bien ce que valent tes explications.

Kila ne veut surtout pas peiner sa grand-mère, mais elle est pressée de partir. Elle lève les yeux vers Mingo.

— Je la ramènerai assez tôt pour qu'elle ait le temps de te raconter notre expédition en détail, dit ce dernier pour rassurer Emily.

— Je l'espère bien, répond celle-ci sur un ton faussement sévère qui ne trompe personne. Et surtout, soyez prudents !

— Promis ! lui répondent en chœur les deux amis.

Emily veut ajouter une dernière recommandation, mais ils sont déjà partis, aussi fébriles et enthousiastes l'un que l'autre.

Kila a pris la main de son vieil ami et elle l'entraîne à l'extérieur. Avant de monter dans la camionnette, elle se retourne pour saluer sa grand-mère, mais celle-ci n'est pas à la fenêtre, comme à l'accoutumée. Que Kila parte pour l'école, le dépanneur ou quelque autre endroit, Emily a l'habitude de la suivre des yeux un moment en lui adressant un signe de la main. C'est bien la première fois qu'elle déroge à cette règle et Kila s'en étonne.

Mingo a lui aussi constaté l'absence d'Emily.

— Ta grand-mère a l'air fatigué ces temps-ci, tu ne trouves pas ?

— Elle a beaucoup de travail.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'elle a entrepris ?

Pour mettre fin à cet interrogatoire qui les retarde, Kila ouvre la portière et pousse Mingo à l'intérieur de la camionnette.

— On y va ! lance-t-elle. Si on arrive trop tard, on risque de les manquer.



Ils ne sont pas encore sortis de la cour que Kila se met à harceler son ami.

— Tu les as vus ? Dis-moi si tu les as vus ! Tu as pu jeter un coup d’œil dans le nid ? Il y avait des œufs ? Combien ?

Taquin, Mingo la fait languir. Plutôt que de répondre, il se frotte le menton, l’air de réfléchir, en calculant dans sa tête. Quand il ouvre enfin la bouche, Kila croit qu’il va lui révéler le résultat de ses réflexions, mais elle se trompe.

— Attends-moi ici, dit-il en stoppant la camionnette. Je dois passer au dépanneur pour acheter des piles.

— Je t’accompagne, lui répond Kila. J’ai envie d’une tablette de chocolat.

Ils entrent dans ce qui ressemble davantage à un magasin général qu’à un dépanneur. Encombré jusqu’au plafond de marchandises hétéroclites, ce petit commerce est établi à Kuujjuaq depuis une bonne cinquantaine d’années. Imperméable à la modernisation qui a fait de ce village du Québec arctique la capitale régionale du Nunavik, il a survécu aux multiples changements en conservant son cachet d’antan. Les propriétaires s’y sont succédé de père en fils, offrant toujours à

leur clientèle le même accueil bon enfant. On y vend un très large éventail de marchandises, de la pelle à neige à la soie dentaire, et les habitués s'y rassemblent avec beaucoup de plaisir pour discuter de tout et de rien.

D'ordinaire, le propriétaire reçoit ses clients un à un. Ce matin, toutefois, Mingo et Kila entrent sans avoir droit au traitement habituel. Le commerçant converse avec deux hommes beaucoup plus grands que les habitants de Kuujuaq, des étrangers au teint pâle et aux cheveux blonds. Les Inuits du Nunavik ont pour la plupart le teint foncé et les cheveux noirs. C'est le cas de Mingo et Kila, quoique cette dernière ait toujours été plus grande que ses camarades de classe. Elle a en outre les yeux moins bridés que les autres, et ces différences l'ont toujours irritée. D'ailleurs, les jeunes du village n'ont pas manqué de l'agacer à ce propos chaque fois que l'occasion s'est présentée. Ces visiteurs l'intéressent donc tout particulièrement.

Ils s'expriment dans un anglais étrange. Amusées, les quelques personnes présentes dans le magasin ont formé un demi-cercle autour d'eux et écoutent sans gêne l'échange entre le

commerçant et ses clients venus d'ailleurs. Un des villageois passe une remarque en inuktitut, la langue parlée par les Inuits du Nunavik, et ses compagnons s'esclaffent, au grand dam des étrangers.

Curieuse, Kila s'approche du comptoir et Mingo la suit.

Dès qu'il aperçoit ce dernier, le propriétaire lève les bras au ciel, comme si on le délivrait d'un fardeau.

— Voilà la personne qu'il vous faut ! dit-il en anglais aux étrangers, en désignant Mingo, qu'il salue en inuktitut. Ce coureur de taïga connaît le territoire comme sa poche, ajoute-t-il. Il va pouvoir vous renseigner.

— Comment puis-je vous aider ? demande Mingo en tendant la main.

Pendant que son compagnon, soudain pressé de partir, rassemble ses affaires, le plus âgé des étrangers tend la main à son tour.

— Nous sommes des biologistes et des photographes, explique-t-il en montrant l'appareil très sophistiqué qu'il porte en bandoulière. Je suis professeur, et voici un de mes étudiants. Nous préparons une recherche sur les berna-

ches du Canada et nous nous demandions, entre autres choses, où trouver les meilleurs sites de nidification.

— Je n'ai pas entendu parler de cette recherche, répond Mingo, un peu surpris. D'habitude, je suis au courant de ces projets. Avez-vous pu obtenir les permis nécessaires ?

— Bien sûr ! répond l'étranger. Nous respectons les lois. D'ailleurs, vous me paraissez être la personne-ressource la mieux placée pour nous guider sur cet immense territoire. Nous ferons certes appel à vos services. Pour l'instant, cependant, nous devons partir, car nous avons un rendez-vous important. Veuillez nous excuser.

Les deux hommes quittent précipitamment le magasin, sous le regard sceptique de l'ancien agent de protection de la faune. De manière générale, l'Inuit n'aime pas voir arriver ces étrangers qui, sous le prétexte de recherches scientifiques, envahissent le territoire. Parce qu'ils possèdent des diplômes et viennent de loin, ces gens se croient souvent tout permis. Mingo a vécu avec certains d'entre eux, moins respectueux que les autres, de très

mauvaises expériences. Depuis, il se méfie d'emblée, quitte à réviser ses positions par la suite.

Dans le cas de ces nouveaux venus, il a sur-le-champ éprouvé un malaise. À l'évidence, ils n'étaient pas très heureux de le rencontrer, et cela n'augure rien de bon.

— Qu'est-ce qu'ils te racontaient avant que j'arrive ? demande-t-il au propriétaire du dépanneur.

— À peu près ce qu'ils t'ont dit. Pas grand-chose de plus... Ah oui ! C'est vrai ! Ils ont parlé d'un hélicoptère. Ils auraient aimé survoler la région.

De plus en plus intrigué, Mingo se frotte les mains, un signe de nervosité que Kila reconnaît aussitôt. Quand elle entend son vieil ami marmonner entre ses dents, elle comprend à quel point la présence de ces étrangers l'in-dispose.

— A beau mentir qui vient de loin, dit-il. Il va falloir que je fasse ma petite enquête et que je surveille ces deux gaillards de près.

Kila approuve cette décision, mais elle a d'autres plans pour la journée.

— Il faudrait y aller, dit-elle en le poussant vers le comptoir.

Une fois leurs achats payés, ils reviennent à la camionnette et partent en direction de la falaise. Il leur faudra d'abord rouler une bonne demi-heure, puis marcher environ quarante-cinq minutes avant d'y arriver. Pas de temps à perdre, donc !

En sortant du village, ils croisent un gros véhicule à quatre roues motrices et reconnaissent les étrangers aux cheveux blonds.

Mingo leur adresse un signe de la main, auquel ni l'un ni l'autre ne répond.

Témoin de cette impolitesse, Kila grommelle, la bouche pleine de chocolat :

— Je ne les aime pas, moi non plus. J'espère qu'on ne les reverra jamais.

Son vieil ami lui lance un clin d'œil de connivence, surpris de constater encore une fois combien ils sont tous les deux, malgré leur différence d'âge, sur la même longueur d'onde.